

*Bonjour et bienvenue sur Qui a peur du féminisme ?, le podcast qui met en valeur la culture féminine et féministe. Aujourd'hui nous parlerons en anglais en l'honneur de notre invitée spéciale Nina Menkes, qui est avec nous aujourd'hui depuis la Californie. Pour celles et ceux qui le préfèrent, vous trouverez la transcription et traduction française de cet épisode sur notre blog.*

*Bienvenue dans notre podcast Qui a peur du féminisme? Aujourd'hui, nous parlons anglais pour honorer notre invitée spéciale Nina Menkes qui est avec nous aujourd'hui de Californie. Nina Menkes est une cinéaste indépendante qui est née à Jérusalem et qui a grandi en Californie. Elle enseigne à l'Institut des Arts de Californie à Santa Clarita. Parmi ses films, il y a Queen of Diamonds en 1991 et Phantom of love en 2007. Mais pour être honnête, nous avons découvert le travail de Nina récemment grâce à son documentaire Brainwashed: Sex-Camera-Power que l'on peut voir sur Arte. Aujourd'hui, nous allons parler des films, des femmes et du langage visuel de l'oppression. Bonjour Nina, merci d'être avec nous.*

Nina Menkes (NM) : Salut! Merci de me recevoir dans votre podcast. Je suis ravie de vous parler.

*Donc, tout d'abord sur votre carrière et l'histoire derrière Brainwashed. La première question est la suivante: Quand avez-vous décidé de devenir cinéaste?*

NM : En fait, j'étais très jeune. Je crois que j'avais 17 ans et je logeais chez des amis à Londres. J'étais dans un programme de danse pour l'été parce que j'étudiais la danse et la chorégraphie. Le petit ami de mon colocataire danseur était à l'école de cinéma. Le petit ami n'avait pas d'idées, il était censé faire un film et il n'avait pas d'idées et j'ai dit: "Eh bien, j'ai une idée". Et j'ai eu une idée pour un film de danse et ils étaient enthousiastes. Nous avons donc fini par créer ce film de danse que j'ai pratiquement réalisé seule. C'était ma première expérience et j'ai adoré. Et c'est vraiment comme ça que ça a commencé. Et puis, j'ai trouvé le cinéma beaucoup plus excitant que la danse. Et j'ai postulé à l'école de cinéma de l'UCLA. Lorsque j'ai intégré cette université, mon voyage cinématographique a commencé. J'ai adoré UCLA. C'était fantastique, une école très, très libre. Vous pouviez faire ce que vous vouliez. Donc c'était merveilleux.

*Et donc après cette expérience, qu'est-ce que c'est d'être une femme dans l'industrie cinématographique?*

NM : C'est affreux. J'avais, vous savez, un sentiment très, très fort et une sorte de connaissance de... Nous appelons ça vocation. Ouais, si tu sais ce que ça veut dire, je ne sais pas en français, mais... Je me sentais appelée à devenir cinéaste... presque spirituellement... et je savais que j'étais faite pour cela vous savez, j'ai fait un premier film dans le cadre de ma formation *The Great Sadness of Zohara* et il est allé au Festival international du film de San Francisco et a remporté un prix et j'ai pensé : « oh ok, alors maintenant les gens vont m'appeler ou quelque chose va se passer ». Rien ne s'est passé. Ensuite, j'ai réussi à faire un long métrage à nouveau avec UCLA, un film en 16 millimètres appelé *Magdalena Viraga* avec un budget de 5 000 \$. Le film a remporté le prix de la critique de cinéma de Los Angeles. Et il est allé à des festivals partout dans le monde, y compris à Toronto, a reçu des critiques

élogieuses. Alors j'ai pensé : « ok, et bien quelqu'un va m'appeler ou me donner un peu d'argent ou quelque chose est censé arriver maintenant quand même ! ». Non. En anglais, nous avons cette phrase et je ne sais pas si c'est aussi en français, mais ils disent, vous savez.. Je n'avais pas même le succès et la reconnaissance pour me faire arrêter. Donc les femmes à Hollywood... C'est très, très, très récent qu'il y a un peu de changement. Et ce changement n'est pas très impressionnant non plus, mais c'est, vous savez, c'est mieux qu'il ne l'était. Quand j'ai commencé et quand j'ai fait tous mes films, vous savez, il n'y avait pas de femme réalisatrice. Oui. J'exagère. Bien sûr, il y en avait, mais vous voyez ce que je veux dire. Il y avait beaucoup de discrimination, beaucoup.

*Et pour venir à Brainwashed, quelle est l'histoire derrière ce film? Comment avez-vous eu l'idée de réaliser ce documentaire?*

N.M: Eh bien, parce que les films que j'ai faits avaient un très petit budget et, en quelque sorte, vous savez, j'ai reçu de petites subventions et je, vous savez, j'ai tout fait pour joindre les deux bouts ... vous savez, j'ai réussi à faire mes films avec un très petit budget. Je n'ai donc pas pu vivre du cinéma. Je n'étais pas capable de vivre, de payer mon loyer. J'ai donc commencé à enseigner pour gagner ma vie.

Et au cours de l'enseignement, j'ai commencé à développer ce cours qui est devenu la base de *Brainwashed* et le cours était quelque chose qui a toujours été pensé comme juste quelque chose pour les étudiants en cinéma, vous savez, donc et chaque année, j'ajoutais peut-être ajouter quelques extraits. Les étudiants étaient généralement très choqués en le regardant, mais c'était quelque chose que je faisais pour une école de cinéma.

Et puis en 2015, nous avons eu la grande enquête sur Hollywood pour des pratiques illégales de discrimination sexuelle, et ça commencé à changer un peu, on a commencé à prendre conscience que les femmes réalisatrices étaient terriblement discriminées. Et après cela, c'était 2017 le mouvement MeToo. Donc, après ces deux choses, j'ai pensé à écrire un essai sur comment le langage visuel du cinéma est lié à ces vagues d'agressions sexuelles, d'abus sexuels et de discrimination à l'emploi contre les femmes, ce que nous appelons dans le film le triangle. Et j'ai donc écrit un essai à ce sujet. Il a été publié dans *Filmmaker Magazine*. C'était juste après le mouvement MeToo. Donc novembre 2017. Et à la grande surprise de la rédaction en chef du magazine et de moi-même, l'article est devenu complètement viral et est devenu leur article le plus lu de toute l'année.

Et puis j'ai commencé à être invitée dans le monde entier en dehors de l'école de cinéma. Au Rotterdam au festival du film AFI, au BFI de Londres. Il y avait quelque chose appelé *La voix des femmes*. Et moi, alors j'ai donné, j'ai commencé à faire des conférences dans le monde entier et partout où je suis allée, les gens étaient très, très intéressés.

Et cela a ensuite attiré l'attention de Tim Disney. Et Tim Disney et Abigail Disney et leur sœur Susan Disney Lord. Ils ont décidé de financer la version long métrage de ma conférence. Et c'est comme ça que le film est arrivé. Mais la grande chose à propos du film est, vous savez, mon cours, il y avait peut-être 15 extraits de film. Dans le film, nous avons 175 extraits de films de la liste A depuis le tout début de l'histoire du cinéma, 1896 jusqu'à aujourd'hui.

*Merci. Maintenant, nous entrons dans le cœur du documentaire. Pourriez-vous expliquer ce qu'est le male gaze tel que défini par Laura Mulvey en 1975? Et peut-être donner un exemple tiré d'un film.*

N.M : Bien sûr, Laura Mulvey a été la première personne à utiliser cette expression «male gaze» (*regard masculin N.d.T*). Je veux dire, elle a écrit dans son célèbre essai, *Plaisir visuel et cinéma narratif*, elle a en quelque sorte souligné comment l'ensemble du cinéma est structuré sur le fait que les femmes sont là pour être regardées (*to-be-looked-at-ness*). Donc, la femme doit essentiellement être regardée et l'homme fait toute l'action et tout le reste. Elle est juste là pour être regardée. Vous savez, lorsqu'elle a écrit son essai, elle ne mentionne «male gaze» qu'une seule fois, je pense, mais cette expression est devenue l'expression la plus mémorisée de son essai, pour la plupart des gens.

Alors, quels sont quelques exemples du regard masculin?

Il y en a tellement, évidemment il y en a 175 dans le film... Mais voyons voir! Eh bien, un exemple qui a tendance à choquer les gens est l'ouverture du film de Sofia Coppola *Lost in translation*. Je choisis délibérément le film d'une réalisatrice parce que le regard masculin n'est pas seulement fait par des réalisateurs masculins. C'est fait par presque tout le monde. Pas tout le monde, mais beaucoup de gens, y compris des femmes réalisatrices.

Ainsi, l'ouverture de *Lost in translation* commence par un gros plan des fesses de Scarlett Johansson en sous-vêtements transparents avec un éclairage flou. Et c'est la toile de fond pour toute une longue séquence de générique. C'est la première fois que nous la voyons. C'est ainsi que nous sommes introduits au personnage principal féminin. Et puis ça coupe et on nous présente le personnage principal masculin qui est Bill Murray. Et nous voyons son visage. Et il est dans la lumière 3D et il a des sentiments et il conduit dans un taxi et il regarde autour de lui. Et ces deux plans au début du film, comment vous introduisez un personnage féminin et comment vous introduisez un personnage masculin, c'est emblématique du *male gaze*.

*Dans Brainwashed, vous citez Audrey Lorde « Les outils du maître ne démonteront jamais la maison du maître ». Pourriez-vous expliquer en quoi cela s'applique à la réalisation de films?*

Oui, j'aimerais en parler parce qu'il y a beaucoup de gens qui, vous savez, pourraient être en désaccord avec ça... ok.. Mais l'idée est que l'outil, la façon de regarder, le *male gaze*, ne peut pas être utilisé pour supprimer le *male gaze*.

C'est un point controversé. Prenons le film *Titane*. Toute la séquence d'ouverture est la femme suivant un *male gaze*. Vous savez, gros plan sur son corps... Et puis les gens disent, oh, mais elle critique le *male gaze*. Tu sais, elle le critique en le faisant.

Donc. On peut être d'accord avec ça ou pas. Mon opinion est que si vous le faites, vous le reproduisez, vous le renforcez. Et si vous dites que c'est une critique, ça n'en fait pas une critique.

Peut-être que comme le dit Julie Dash dans le film, citant Audrey Lorde, vous ne pouvez pas utiliser ces outils de maître pour démonter la maison du maître. Pourquoi n'essayez-vous pas d'une autre façon? Une autre façon d'aborder la cinématographie, une autre façon d'aborder le sexe à l'écran.

*Et pourriez-vous peut-être recommander des films qui utilisent ces différents outils? Vos films, évidemment, mais peut-être d'autres.*

Oui, évidemment. Je vais donner un ou deux exemples de mes films, puis je vais donner d'autres exemples.

Le moyen de base... OK, mon film, par exemple, *Magdalena Viraga*, que j'ai mentionné il y a quelques minutes, parle d'une travailleuse du sexe qui est très en colère et très aliénée et il y

a neuf scènes de sexe dans le film. Elles sont assez longues. C'est en 1986. C'est très radical à l'époque.

Mais la caméra reste sur son visage. Seulement sur son visage et elle est très contrariée. De cette façon, ces scènes de sexe vont complètement à l'encontre de cette façon de regarder des hommes, parce que je suis son expérience personnelle subjective plutôt et ne la vois pas comme un objet qu'on a plaisir à regarder.

C'est un de mes films. Mais prenons un film comme *Saint Omer* d'Alice Diop, qui était l'un de mes films préférés d'il y a quelques années. Ce film a aussi, vraiment deux personnages féminins principaux, vous savez, l'écrivaine qui regarde le procès et la femme qui est jugée. Ces deux personnages féminins sont problématiques de différentes manières, vous savez, mais ce sont des sujets, ce sont 100% des sujets. Elles ne sont en aucun cas objectivées. Ce sont des êtres humains qui vivent une expérience humaine. Et une chose, où selon moi les gens se trompent, si vous appelez la fin du *male gaze*, vous ne voulez pas seulement des femmes très puissantes, qui surmontent les obstacles ... Ce n'est pas le but! Un autre film que j'adore absolument, le film d'Agnès Varda, *Vagabond*. Je ne connais pas le nom français. Ainsi, *Vagabond* d'Agnès Varda, montre un sujet féminin. Cette femme est aux prises avec la question d'être un objet sexuel pour d'autres personnes. Et à la fin, c'est une tragédie et elle meurt. Elle finit gelée dans un fossé. C'est un film féministe incroyable pour moi parce de ce que c'est d'être un objet de la position, de la perspective du personnage féminin.

Donc, remplacer *le male gaze* par des femmes fortes et autonomes, ce n'est vraiment pas le but. La question centrale, c'est « êtes-vous un objet? Quelqu'un vous regarde? Vous n'êtes pas vous-même. Vous êtes dans cette étrange, folie comme... la schizophrénie... Ou êtes-vous en fait un sujet humain avec une gamme complète de caractéristiques et de sentiments humains ?

*Et le film dont vous parliez est en français Sans toit ni loi, avec Sandrine Bonnaire. Donc, si nous allons au-delà de Brainwashed maintenant, quels sont les liens entre la façon dont les femmes sont filmées et la façon dont les femmes sont traitées dans l'industrie cinématographique?*

N.M: Oui, je veux dire, c'est ce qui est si important dans le film. Nous ne parlons pas seulement de certaines décisions esthétiques, vous savez, ou de ce que nous n'aimons pas. Vous savez, certaines personnes ont fait cette critique ridicule du film : je serais prude et que je n'aimerais pas le sexe. C'est quelque chose d'absurde. Absolument ridicule! Si vous regardez les exemples que nous montrons dans le film, nous montrons beaucoup d'exemples de scènes de sexe à la fin qui n'objectivent pas les femmes. Donc, ce dont nous nous plaignons, c'est l'objectivation. Pas le sexe en soi, mais les gens... dans leur esprit, le sexe est tellement lié à l'objectivation qu'ils ne peuvent pas séparer ces deux choses. Donc, ils pensent que si vous vous plaignez de l'objectivation, vous vous plaignez du sexe. C'est hilarant, non? Ou tragique, ça dépend comment vous considérez ça.

Quoi qu'il en soit, le lien est que la façon dont les femmes ont été photographiées encore et encore et des centaines et des milliers et des dizaines de milliers de films et nous avons tous regardé ces choses et nous l'avons intériorisé. Les femmes l'ont intériorisé aussi. Donc, vous avez un problème que ce type de perception a complètement infiltré la vie réelle, vous savez, ce n'est pas seulement à l'écran, non? C'est dans la vraie vie.

Donc, jusqu'à très, très récemment, vous savez, un dirigeant de studio masculin n'envisageait pas d'embaucher une réalisatrice. Et, encore une fois, vous avez la situation avec les femmes qui doivent être, vous savez, dix fois meilleures pour aller un quart du chemin.

Pas vrai? Et la façon dont les gens perçoivent les femmes dans la vie réelle est directement liée à leur représentations à l'écran, vous êtes nourri de cette information, elle infiltre la conscience.

Vous savez, en fait, dans notre film, nous avons Sandra de Castro Buffington, qui parle de la recherche qui a été faite, que lorsque vous êtes dans une salle de cinéma, dans le noir, et que vous avez cette expérience du film, si vous vous impliquez dans le film, c'est le cas, ils l'ont prouvé avec, vous savez, des tests, cela a un impact sur le comportement et l'intention d'agir d'une certaine manière. Donc, je suis la dernière personne qui veut, n'importe quelle sorte de censure dans le monde, mais c'est quelque chose dont il est bon d'être conscient et consciente. Surtout si vous êtes cinéaste ou un spectateur.ice de film, c'est à dire presque tout le monde.

*Et dites-moi si je me trompe, mais je pense que je me souviens que votre sœur est très importante pour vous dans votre création. Et alors, qu'est-ce que la sororité et peut-être la sororité pour vous?*

C'est vraiment une bonne question parce que je pense, vous savez, qu'il y a tellement de concurrence entre les femmes. Je veux dire, peut-être qu'il y a de la concurrence entre les hommes aussi, mais vous avez le sentiment qu'ils s'entraident davantage et je pense que parce que les femmes ont été tellement poussées dehors, vous savez, et il y a un sentiment comme s'il y avait si peu de places au sommet. Il n'est pas facile de trouver un sentiment de sororité et de soutien.

Je pense que c'est difficile. J'ai eu beaucoup de chance. Comme tu l'as dit, j'ai travaillé avec ma sœur sur cinq longs métrages et c'est une génie. Avec *Brainwashed*, j'ai eu une merveilleuse et merveilleuse collaboration avec les autres coproductrices, avec la directrice de la photographie et peut-être surtout avec la monteuse. Et ces relations sont très fortes et elles sont fortes après la fin du film. Elles ont créé un sentiment de communauté et d'amitié. C'est donc une belle chose et j'en suis reconnaissante.

*Et notre dernière question, quels sont vos projets?*

Eh bien, j'ai deux longs métrages que j'essaie de financer en ce moment, si quelqu'un est intéressé contactez -moi à @menkesfilm sur Instagram. L'un des films est basé sur le mythe grec du Minotaure et se déroule à Jérusalem et a à voir avec la crise israélo-palestinienne. Et c'est un film que j'ai écrit avant le 7 octobre, mais maintenant c'est très, très urgent. Donc, je suis à la recherche d'un financement pour ce film.

J'ai un autre long métrage qui parle de deux sœurs et d'une crise dans la relation de deux sœurs, que l'on appelle *Heat Stroke*.

Et troisièmement, je travaille sur le développement d'une série télévisée narrative basée sur *Brainwashed*. Donc, c'est une sorte de spin-off narratif de *Brainwashed* et il y a un professeur et des étudiants dans la classe et il y a un mystère criminel. Et donc, c'est en fait basé sur le trope sexiste typique de la «fille disparue», la femme assassinée, mais nous le tordons d'une manière féministe. Ce sont donc mes trois projets pour lesquels j'espère trouver du soutien. Et si quelqu'un qui est à l'écoute voudrait aider, s'il vous plaît contactez-moi.

*Nous espérons vraiment voir ces projets devenir réalité. Merci Nina d'avoir répondu à nos questions.*

*Brainwashed: Sex-Camera-Power peut être vu sur Arte si vous êtes en France ou en Allemagne. Il est également disponible en DVD. Nous mettrons les liens dans la description. Merci aux auditeur.ices pour votre attention. Merci de parler de notre podcast, de liker et de republier sur les réseaux sociaux. A bientôt dans un prochain épisode de Qui a peur du féminisme?*